

Anjana Appachana

*Mes seuls dieux*

ZULMA - 2010

jeudi 10 juin 2010

**MES SEULS DIEUX**  
D'Anjana Appachana,  
traduit de l'anglais  
(Inde) par Alain Porte.  
Zulma, 299 p., 19,50 €.



## Des filles à ne pas marier

ANJANA APPACHANA L'Inde vue du côté  
des femmes, entre résignation et résistance.

FRANÇOISE DARGENT

« **U**NE FOIS, quand son mari lui fit le reproche de n'avoir préparé que huit plats pour une réception, elle avait eu envie de briser toute la vaisselle dans la cuisine, mais au bout de cinq minutes passées dans un coin avec ses dieux, elle n'en avait rien fait » : dans le recueil de nouvelles d'Anjana Appachana, il y a celles qui se retiennent de casser les assiettes et celles qui envoient tout valser. Les premières, à l'image de cette mère écrivain de Bombay à sa fille partie vivre sa vie en Amérique, sont d'une génération qui n'a pas eu vraiment le choix. Elles ont accommodé le poids des traditions au prix de quelques petits arrangements personnels avec les dieux. Les secondes sont leurs filles, têtes bien faites et saris aux oubliettes, qui ne raffolent guère des mirages du mariage arrangé.

À travers plusieurs nouvelles qui sont autant de portraits de femmes, de mère, d'épouse, de fille ou de fillette, l'auteur dessine les contours raboteux de la société indienne actuelle, versant féminin. Dans une société où le mariage ressemble à un

conte de fées pour mieux flatter le panthéon hindouiste et la belle famille dans la foulée, les filles ont vite fait de s'enfermer dans une prison dorée.

Il en est ainsi de l'héroïne de la première nouvelle découvrant les désillusions du mariage à mesure que les repas qu'elle prépare pour sa belle famille se passent. Quelques pages plus loin, c'est une fillette de 12 ans qui se prive de sa lecture préférée, *Jane Eyre*, se persuadant qu'ainsi sa grande sœur tout juste mariée ne sera plus victime de violence au sein de son nouveau foyer.

### Déterminées mais seules

D'autres résistent encore. Elles sont ingénieur à Madras ou responsable du personnel dans une entreprise. Déterminées mais seules en attendant la perle rare.

Anjana Appachana, née dans le sud de l'Inde, vivant entre pays natal et Arizona, jette un oeil vif sur la famille indienne. Son registre est vaste. Elle sait dépeindre de manière cocasse un thé entre mères dépassées et faire passer avec finesse les colères d'une fillette de 5 ans. Son humour laconique, teinté d'une poésie toute personnelle, fait le sel de ce recueil au féminin pluriel. ■

Vendredi 11 juin 2010

## Les rudes destins des femmes



nouvelles

**Mes seuls dieux** ★★

ANJANA

APPACHANA

tr. de l'anglais (Inde)

par Alain Porte

Zulma

300 p., 19,50 euros

Il y a près de vingt ans que le premier livre d'Anjana Appachana a été publié aux Etats-Unis. *Mes seuls dieux* qui nous parvient seulement aujourd'hui en français est un bon recueil de huit nouvelles qui frappent à double titre. D'abord parce qu'elles mettent principalement en évidence le statut de la femme. Ensuite parce qu'elles ne le font pas à la façon d'un essai sociologique mais par une écriture pleine d'inventions.

Qu'il est difficile de vivre en Inde, pays dé-

dié au « comme il faut », et empêtré dans cette religion qui entraîne la passivité au prétexte que la vie suivante sera meilleure. Que la femme soit résignée sur son sort ou qu'elle s'en insurge, les deux se valent quasiment.

Au-delà de ce piteux constat, Anjana Appachana fait naître de très beaux personnages féminins dans ses nouvelles. La femme extra dans « Bahu » qui, bouc émissaire constant de sa belle-mère, finit par quitter son pâlot de mari. La petite fille qui aime passionné-

ment sa mère dans « Mes seuls dieux ». La jeune étudiante enceinte dans « Prophétie ». La jeune femme libre dans sa tête et dans son corps dans « Le fantôme de la barsati ». La pauvre sœur d'une mariée dans « Incantations ». La fille qui quitte l'Inde pour échapper à « Sa mère ». Six beaux textes bien campés qui racontent la société indienne, ses individus et leurs imaginaires, complétés de deux nouvelles sur des hommes dans le monde du travail. Fameuse photo !

LUCIE CAUWE

Jeudi 13 mai 2010

## **Nouvelles Tragédies féminines**

Anjana Appachana, auteur indienne, nous transporte au long des huit nouvelles racontées dans *Mes seuls dieux*, dans l'histoire de huit adolescentes ou jeunes femmes contemporaines vivant chacune des conflits au sein de leur famille, de la société, du monde du travail, de la religion. Leurs drames communs : elles sont femmes et doivent subir les violences propres à leur sexe.



Elles ne peuvent échapper aux contraintes imposées par les hommes et la tradition. Alors elles s'y plient, souvent en maugréant, parfois en tentant d'y échapper, mais elles ne sont jamais victorieuses. La langue est belle, légère et harmonieuse, même si parfois la traduction peut sembler imparfaite.

**B. R.**

*Mes seuls dieux*, Anjana Appachana  
(traduit de l'anglais – Inde), Zulma-  
Le Seuil, 299 pages, 19,50 €

# LE MATRICULE DES ANGÉS

Mai 2010

## MES SEULS DIEUX DE ANJANA APPACHANA

*Traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte,  
Zulma, 250 pages, 18,50 €*

Être femme n'est pas une sinécure. C'est en tout cas le point de vue des jeunes protagonistes du premier recueil de nouvelles de l'Indienne Anjana Appachana. Dans un mélange audacieux et attachant de gravité et de comédie bollywoodienne, entrelaçant les dieux et les mythes du *Ramayana* et l'héritage biblique des Anglais, chacune des sept situations met en scène deux générations de femmes aux prises avec l'évolution des mœurs, le poids des rituels, des préjugés, et l'ombre de la violence conjugale ou familiale, celle qui est tue, cachée, volontairement ignorée par crainte du scandale, quand bien même il en va de la vie même de la victime (« Incantations »).

Ce sont des familles aisées, cultivées, au sein desquelles les filles font des études, choisissent leur mari, travaillent... mais demeurent tenues par leur famille dans l'ignorance des choses de la vie – et de la sexualité à laquelle leurs aînées n'ont pu « *qu'acquies(ce) sans protester à ce qu'un instinct leur disait de devoir supporter, prêtant l'oreille, pendant l'acte, comme à autant d'incantations, aux lointains refrains des voix de leurs mères psalmodiant, fais ce que ton mari te dit de faire, accepte, supporte.* » Et qu'elles se heurtent à la silencieuse et laminante désapprobation de leur belle-famille (« Bahu »), ou qu'elles rencontrent en chemin le machisme le plus sourd, y compris sur le lieu de travail (« Sharmaji & les sucreries de Diwali »), la marge de manœuvre entre les multiples paradoxes à gérer est réduite.

Publiées en 1991 en Angleterre, ces nouvelles inscrites dans la réalité de la fin des années 80 gardent pourtant toute leur actualité, par une approche subtile qui, loin de rejeter dos à dos modernité et tradition, cerne avec finesse leurs points d'accroche, et comment, par effet mécanique d'adhérence, ils produisent comme une viscosité obérant les possibilités d'évoluer, de s'émanciper – sauf à s'enfuir à l'étranger (« Sa mère »).

Lucie Clair

## ◆ MES SEULS DIEUX (INCANTATIONS AND OTHER STORIES)

Anjana Appachana, Zulma, 2010, 299 p, 19.50 €

« J'aimais la bible presque autant que le Ramayana et le Mahabharata, c'étaient des histoires qui me remuaient très fort, et me touchaient jusqu'aux larmes. Je pleurais quand le Seigneur Rama abandonnait sa femme enceinte dans la forêt. Déloyal, injuste. [...] "*Comment a-t-il pu, Ma, comment a-t-il pu ?*" Je pleurais chaque fois qu'elle me racontait cette histoire. Une fois, mon père surprenant cette conversation, déclara : "Tels sont les dieux que nous vénérons." »

Comment résister à la tentation de citer au moins un passage de ce magnifique recueil de nouvelles ? Sous le regard des femmes, personnages centraux de presque tous les récits, l'Inde post-coloniale apparaît dans toutes ses contradictions, tiraillée entre la notion de progrès et un respect souvent résigné envers des traditions immuables. D'une génération à l'autre toutefois, l'importance accordée à des valeurs telles que le mariage, la famille, la religion, n'est plus la même et cela empêche bien souvent tout dialogue.

« Tels sont les dieux que nous vénérons », et malgré leurs défauts ("déloyaux, injustes"), nous continuerons ainsi. Tel est l'usage, et même si cela doit causer de la souffrance, nous n'en dérogerons pas... semblent dire la plupart des personnages. Quelques femmes, pourtant, se rebellent et tentent de se libérer du carcan de la domination masculine, envers et contre tous. Dans ces récits où l'humour côtoie le désespoir, l'auteure fait preuve d'une finesse et d'un talent remarquables : son écriture aussi a le pouvoir, parfois, de « nous remuer très fort ».

*Yann Leblanc*